

LE GLANEUR UNIVERSEL

ADMINISTRATION
ET RÉDACTION :

A PARIS,
RUE DU FAUBOURG S^t-DENIS, 163.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé FRANCO à M. OSCAR DE POLI.

Journal de tous les jours, paraissant le Dimanche.

LITTÉRATURE, HISTOIRE, LÉGENDES, CHRONIQUES, ÉPHÉMÉRIDES, VOYAGES,
SCIENCES, BEAUX-ARTS, MUSIQUE, THÉÂTRES, MODES, TRIBUNAUX,
BIOGRAPHIES, AGRICULTURE, INDUSTRIE, CRITIQUES, BIBLIOGRAPHIE, CAUSERIES,
ANECDOTES, PENSÉES, PIQUES A LA MAIN, NOUVELLES.

ABONNEMENTS :

PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

UN AN..... 6 fr.
SIX MOIS..... 3 fr.

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé FRANCO à M. DE LACHAPELLE.

ANNONCES pour la librairie, 25 centimes la ligne. — RÉCLAMES 50 centimes la ligne.

RÉDACTEUR EN CHEF :

M. OSCAR DE POLI.

Tout article agréé par la rédaction et inséré dans le journal, reste sous la responsabilité de l'écrivain qui le signe. Les articles non insérés sont rendus avec des notes motivant le refus. Il est rendu compte de tout ouvrage dont on dépose deux exemplaires au bureau du journal.

RÉDACTEUR GÉRANT :

M. DE LACHAPELLE.

Ce premier numéro est envoyé gratuitement à toutes les personnes qui ont reçu le prospectus du *GLANEUR UNIVERSEL*. Celles qui désirent s'abonner sont invitées à nous adresser le montant de leur abonnement en un mandat sur la poste, ou un bon sur Paris.

SOMMAIRE.

1. A nos lecteurs.
2. Les Bagues de mon oncle : Prologue; — Le saphir de Francastel.
3. Chronique : Histoire du mois.
4. Histoire de la huitième croisade. — Mort de saint Louis.
5. Théâtres.
6. Critique musicale.
7. La numismatique.
8. Poésies : A. M. P.-J. Béranger. L'herbe qui guérit tout.
9. Mélanges : Durée des jours dans les principales villes de l'Europe. — Statistique de l'Épiscopat français; — Origine du mot sucre. — Le sucre.
10. Anecdotes : Passe cela à ton voisin. — Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes.
11. Ephémérides.
12. Problème amusant.
13. Enigme.
14. Piques à la main.

A NOS LECTEURS.

CE QUE DOIT ÊTRE UN JOURNAL HEBDOMADAIRE.

Une révolution s'est opérée depuis quelques mois dans la presse périodique à bas prix. A côté des diverses publications qui se multiplient, nous pensons qu'il reste encore une large place à remplir, et que *LE GLANEUR UNIVERSEL*, par sa rédaction variée, sera aussi bien accueilli que ses aînés.

La plupart des journaux hebdomadaires qui existent ont obtenu et obtiennent chaque jour un succès que nous serions heureux de réaliser : mais, il faut le dire, tous sont spéciaux. Quelques-uns remplissent leurs colonnes de romans sans fin, d'autres ne s'occupent que de la science; les uns traitent des beaux-arts; tels autres sont agricoles, industriels ou commerciaux.

Aucun, selon nous, n'a songé jusqu'à présent, à faire de lui ce que doit être un journal hebdomadaire : *un tableau fidèle de la vie progressive de la société*. C'est ce que nous voulons tenter.

Mettant de côté la politique et l'économie sociale, nous tâcherons de faire du *GLANEUR UNIVERSEL*, *une encyclopédie périodique de la presse hebdomadaire à bon marché*. Il est vrai que cette prétention nous impose une mission difficile à remplir, mais, avec l'aide et l'expérience d'actifs et intelligents collaborateurs, nous espérons que le titre ambitieux que prend notre publication se justifiera.

DE LACHAPELLE,

LES BAGUES DE MON ONCLE.

PROLOGUE.

J'avais un oncle (*requiescat in pace*) d'un âge fort respectable, plus de quatre-vingt-cinq ans, assez généreux, peu grogn... Ah! diable, qu'allais-je faire?... Recommencer

l'éternel portrait d'un oncle plutôt maternel que paternel, et, de là, m'enfiler dans une période d'une longueur obélisque!... Assez, ma plume, assez! ne vous ai-je pas fait transcrire dernièrement une vieille chanson, du temps des preux, sur l'air de Malbroug s'en va-t-en guerre, dans laquelle se trouvaient, je crois, ces vers :

Mais allons, allons au fait, ma Muse :
Comparaison amuse,
Courons au dénouement!..

Ma plume, quoique cette chanson soit un peu pressée, promettez pourtant au lecteur de tâcher de ne pas trop en brusquer les sentiments à cet égard!

Donc, partez et racontez comme quoi mon féal et cher oncle (*requiescat in pace*) avait une petite cassette (il en avait bien 20) où il enfermait précieusement et conservait avec un culte, proche parent de l'idolâtrie, quoi?... huit bagues!...

Oh! mais des bagues de toute beauté!... c'étaient des... Qu'alliez-vous faire encore, plume inerte? Est-ce la peine de prendre deux pierres pour un coup, quand l'on est sûr d'atteindre le but avec une seule? Vous n'ignorez pourtant pas que chaque bague ne pourra manquer d'être décrite par son complaisant possesseur, et cent millions de fois mieux que vous ne sauriez le faire?... Allons, continuez et cette fois ne vous égarez plus, ou, par ma bonne lame de canif, je vous pourfends du haut en bas!

C'était par une de ces belles, mais froides matinées de printemps qui vous font trembloter aux pâles rayons d'un timide soleil encore voilé par d'épais brouillards.

Z 2259.

+ Jeap.

Il était 8 heures ; mon oncle (*requiescat in pace*) était toujours levé à 6 ; j'entraî hardiment dans sa chambre :

« Ah ! c'est toi, Oscar !

— Comment avez-vous passé la nuit, mon oncle ?

— Bien, merci, toi aussi sans doute ; mais tu as l'air préoccupé, soucieux ; aurais-tu quelque nouvelle petite chose à me demander, fripon ?

— Oui, dis-je en m'asseyant près de lui, oui !

— Mais tu me ruineras ; hier, deux louis, avant-hier autant ; l'autre soir...

— Ce n'est pas du numéraire que je désirerais, mon oncle !

— Ça m'étonne... Quoi donc alors ?..

— Ce que vous m'avez promis.

— Je t'ai promis bien des choses, malpeste !... Spécifie-moi laquelle.

— Montrez-moi vos bagues.

— Ah ! coquin !

— Et contez-m'en les histoires !

— Ah ! pendard !

— De suite !

— On voit bien que tu es mon neveu ; tu me fais passer par où tu veux ! »

Et mon oncle (*requiescat in pace*) repoussa son fauteuil à quelque distance du vaste foyer où il avait l'habitude de se rôtir les genoux, tira de sa poche une grosse clef, ouvrit son secrétaire et s'empara de la petite cassette déjà nommée !

Pour cette fois, ma plume, on vous en permet une description, mais la plus courte possible : elle était en ébène, incrustée d'or et d'argent, avec des enlacements divers qui finissaient par former sur le couvercle un écusson (celui de son possesseur), d'argent à 5 merlettes de gueules placées en sautoir que représentaient cinq rubis magnifiques.

Je vis l'amé vieillard prendre, sous un vêtement que ne nomment pas les Anglais, à un endroit situé bien près du cœur, une petite clef d'or qu'il introduisit dans la serrure faite du même métal.

Le coffret m'étala ses merveilles !...

Il était, si je puis le dire, placardé d'or, et cette riche tapisserie se bigarrait des feux brillants et variés des huit bagues que vous connaissez.

Mon oncle (*requiescat in pace*) secoua légèrement la poudre de son oiseau royal, prit d'abord dans sa boîte d'écaïlle une colossale pincée de tabac qu'il se fourra habilement dans les narines, puis, dans la cassette, une bague étincelante qu'il me passa sous le nez plutôt que sous les yeux et me dit :...

Sur ce, ma plume, allez vous promener et laissez parler le respectable vieillard ! je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde !

LE SAPHIR DE FRANCASTEL.

Vois-tu cette bague, coquin ? C'est un saphir ; il n'en a été, n'en est et n'en sera peut-être jamais de plus gros, ni de plus pur ; il a coûté un prix fou ; il est enchâssé dans un bloc d'or ciselé en forme de bague sur lequel tu peux lire encore facilement ces mots : « Francastel est mort le 6 décembre 1780, à 2 heures. »

Il y a 60 ans que je l'ai : écoute !

C'était en 1775 ; il y avait à peine 14 mois que S. M. le roi Louis XVI était monté sur le trône de France et de Navarre. J'avais alors 17 ans et demi ; mon nom, mes titres, ma fortune, la haute réputation de mon père sous le règne de S. M. Louis XV et la gloire de mon aïeul sous celui de S. M. Louis XIV, la protection bien connue de M. de Maurepas, tout cela, réuni à quelques avantages physiques et moraux (*Ici éternua mon oncle (requiescat in pace)*), tout cela m'avait rendu un des seigneurs les plus brillants et les plus recherchés de la nouvelle cour.

Je m'y étais lié avec un jeune homme dont l'aspect m'avait été sympathique au premier abord ; il était exactement de mon âge, ses cheveux, d'un blond cendré délicieux, semblaient n'avoir jamais eu besoin de connaître la poudre (ici l'oiseau royal fut secoué, un nuage blanchâtre s'éparpilla autour de nous) ; ses yeux bleus, aussi bleus que ce saphir, avaient une changeante expression tantôt de noble fierté, tantôt de mélancolie rêveuse et souffrante, il était grand, svelte, gracieux et maître d'une fortune considérable.

C'était le marquis Raoul de Francastel, seul rejeton d'une des plus anciennes familles de Bourgogne.

Peu à peu, notre liaison, d'abord superficielle, devint de plus en plus intime ; nous nous aimâmes véritablement de cette amitié, de cette affection indicibles qui durent toujours et, pour cela, sont immensément supérieures à l'amour.

Un matin, nous sortions tous les deux d'un bal costumé de la Cour :

« Philippe, me dit Raoul, veux-tu renvoyer mon carrosse ; j'éprouve le besoin de respirer à mon aise et je gagnerai mon hôtel à pied.

— Je t'accompagnerai !

— Tu es vraiment trop bon ! »

Ce qui fut dit fut fait, et, bras dessus, bras dessous, lui en moine, moi en berger, nous nous dirigeâmes vers le vieux Marais que nous habitions encore.

Un carrosse, emporté par deux chevaux fringants, passa près de nous si vite que je n'en pus voir les armoiries. A cet instant, Raoul poussait un soupir et essuyait une larme furtive.

Mon neveu, tu sauras plus tard, si tu as le bonheur d'en trouver un, ce que l'on souffre en voyant pleurer un ami !

« Raoul, lui dis-je, tu me caches quelque chose ; te méfieras-tu de moi ? Parle, si je puis t'être utile, mon bras, ma fortune, mon cœur sont à toi, tu le sais !

— Non, Philippe, non, me répondit-il d'une voix entrecoupée par des sanglots qu'il ne pouvait retenir, non, je souffre trop !.. Tu t'attristerais certainement de ma douleur et je préfère...

— Pourtant, Raoul, on souffre moins quand on souffre à deux !

— Tu le veux ?

— Assurément !

— Eh bien, écoute ! tu vas rire peut-être, j'aime. J'aime de toute la force de mon esprit, de toute la puissance de mon cœur, de toute la grandeur de mon âme !.. j'aime et l'on...

— Et l'on ne t'aime pas, lui dis-je, tout malheureux !

— Au contraire !

— Eh bien alors....

— Eh bien, celle que j'adore, une de ces brunes rêveuses, qu'on idéalise dès qu'on les a vues, une de ces femmes ravissantes qu'on prend pour des anges délicieusement égarés ici-bas, un de ces êtres à qui Dieu a tout donné, beauté, talents, noblesse, esprit, richesses...

— Eh bien ?...

— Elle est mariée !...

— Bah ! puisqu'elle t'aime...

— Raoul, m'a-t-elle dit tout à l'heure encore, je vous aime peut-être plus que vous ne m'adorez, mais je suis mariée à un homme à qui ma famille m'a forcée d'accorder ma main et je me tuerais plutôt que de manquer à mes devoirs d'épouse ! Voulez-vous attendre ?... Si le comte de Croisy, mon mari, meurt, je vous jure de n'être jamais qu'à vous !... Vous êtes jeune ; une guerre lointaine, mais glorieuse, semble vous appeler ; partez et revenez un jour encore plus digne de celle qui pourra peut-être alors vous dire : « Raoul, je suis à toi ! »

— Eh bien, fis-je encore ?

— Eh bien, Philippe, je crois que c'est la dernière nuit que je passe à Paris !...

— Es-tu fou, Raoul, lui dis-je effrayé ?

— Non, mais je pars ; l'Amérique a besoin de défenseurs, je vais lui offrir mon épée ! Veux-tu m'accompagner ?...

— Malpeste ! que dirait madame de Lanois ?

— Oui, fit-il tristement, on préfère toujours l'amour à l'amitié !...

— Oh ! Raoul !...

— Ecoute alors ! tu sais qui j'aime ; promets-moi de m'écrire fidèlement, et sans rien me déguiser, toutes les actions de Mathilde !

— Je t'en donne ma foi de gentilhomme !

— Bien ! je partirai un peu moins malheu-

reux ; écoute encore, il se peut que je sois tué là-bas ; j'ai été élevé dans des croyances religieuses qui ne m'ont jamais quitté ; je suis persuadé qu'il est un monde meilleur, un monde des âmes ; si cela est, je te jure, moi, que la nuit qui suivra ma mort, si ma mort arrive là-bas, je t'en ferai part moi-même, dans ce costume, en te prévenant de l'heure à laquelle elle aura eu lieu !

— Tu es fou, Raoul !

— Non, je parle sérieusement, et la preuve que je te laisserai de ma visite nocturne, ce sera cette bague, ce saphir !... »

Nous étions arrivés à mon hôtel du Marais.

« Adieu, vicomte, me dit-il tristement !

— Au revoir, marquis !

— N'oublie pas ta promesse !

— Et toi, tâche de ne pas avoir à opérer la tienne !

— Merci ! »

Nous nous serrâmes la main et nous nous séparâmes !

Cinq ans s'écoulèrent pendant lesquels je n'écrivis que deux fois à Raoul, la première en l'an de grâce 1776 et l'autre en 1777 ; je lui disais que Mathilde de Croisy, née de Mézières, était toujours mariée ; c'est vers cette époque que je la perdus complètement de vue ; ne recevant aucune réponse de mon ami, je me vis avec peine contraint de ne plus lui écrire.

Un bal costumé fut donné à la Cour, à l'occasion du retour de l'Amérique du comte d'Estaing qui y avait commandé la flotte française ; j'y allai en berger, portant le même costume que cinq ans auparavant j'avais à ce bal où une femme avait décidé de la destinée de mon ami, le marquis Raoul de Francastel. (Ici mon oncle (*requiescat in pace!!!*) parut violemment ému, se moucha à trois reprises, ouvrit sa boîte d'écaille déjà nommée, pris largement comme toujours, secoua son jabot, referma la tabatière et continua :)

— Je vis à ce bal le comte d'Estaing et lui demandai des nouvelles de mon ami :

« Monsieur le vicomte, me répondit-il, j'ignorais que ce pauvre petit Raoul, que je connais très-bien, fût là-bas ; vous me l'apprenez, vous me pardonnerez donc mon ignorance sur ce qui le concerne. »

Je sortis du bal, et, par une fantaisie étrange, je voulus revenir chez moi à pied comme nous l'avions fait ensemble une nuit de juillet 1775.

Je rentrai et me couchai ! j'étais à peine endormi que mes yeux se rouvrirent d'eux-mêmes, forcés à cela par une vive et singulière lueur qui se répandait dans ma chambre à coucher ; dans un des coins, j'aperçus, avec un je ne sais quoi de sentiment fort voisin de la frayeur, une ombre lumineuse et rayonnante, perçant à travers les plis d'un large manteau de moine :

« Philippe, me dit une voix pleine de tris-

tesse et de douleur, Philippe, j'ai été tué, d'un coup d'épée, dans une escarmouche, aujourd'hui, 6 décembre 1780, à 2 heures ! adieu, tu m'avais presque oublié ; nous nous reverrons là-haut, je l'espère ! »

Tout disparut, mais je sentis quelque chose tomber sur mon lit, je sonnai tous mes domestiques et fis allumer mes flambeaux !

Je tremblais véritablement (mon oncle (*requiescat in pace*) tremblait encore, devant moi, rien qu'au souvenir de cette nuit extraordinaire), quand j'aperçus, sur ma couverture, une bague !

C'était celle-ci !

Je la reconnus au saphir, et lus facilement sur l'or ces mots :

« Francastel est mort, le 6 décembre 1780, à 2 heures. »

Le lendemain, j'apprenais que le 6 décembre 1780 à 2 heures, avait été célébré le second mariage de Mlle Malthilde de Mezières, veuve du comte de Croisy, avec un contrôleur général des finances !

Peu de temps après, l'on annonçait officiellement, à la Cour, la mort glorieuse du marquis Raoul de Francastel !

Et d'une ! me dit mon oncle, en secouant avec grâce son oiseau royal ; allons déjeuner à présent, coquin ! »

La cassette d'ébène fut soigneusement serrée et je descendis à la salle à manger derrière mon oncle (*requiescat in pace*) en le priant de me prêter deux louis pour regarder les effigies de LL. MM. les Rois Louis XV et Louis XVI.

OSCAR DE POLI.

(Au prochain numéro : La bague de Croispont.)

CHRONIQUE.

Nous voudrions commencer par résumer en quelques pages l'histoire de l'année qui va finir ; mais notre cadre ne nous le permet pas. Faisons seulement une petite chronique des faits importants qui se sont accomplis depuis le 15 novembre.

Commençons par la fête splendide qui a clôturé l'Exposition universelle de l'Industrie et des beaux-arts. L'enlèvement des produits commencé le 1^{er} novembre était terminé le 5, et dix jours ont suffi pour transformer le transept en une salle de concert la plus vaste et la plus belle qui ait probablement existé. L'Amphithéâtre, qui pouvait contenir 30,000 personnes, était principalement réservé aux exposants ; des massifs de fleurs et de plantes rares bordaient tous les passages, garnissaient tous les angles.

Au côté sud de la salle s'élevait le trône, surmonté d'un riche baldaquin de velours parsemé d'abeilles d'or ; à droite et à gauche

du trône se sont placés les princes et les princesses de la famille impériale ; les dames du corps diplomatique, les corps constitués occupaient le reste de l'estrade.

Le jeudi 15 novembre les portes se sont ouvertes à 10 heures du matin, et la salle s'est trouvée bientôt remplie d'hommes en brillants uniformes, de dames en riches toilettes. A midi le canon des Invalides a annoncé l'arrivée de l'Empereur et de l'Impératrice qui sont entrés dans la salle au milieu des symphonies d'un orchestre composé de plus de mille exécutants.

Le prince Napoléon a prononcé un discours auquel l'Empereur a répondu ; l'allocution impériale a excité les plus vifs transports d'enthousiasme.

La distribution des grandes médailles et des décorations a commencé aussitôt après : cette distribution a été terminée en moins d'une demi-heure, et pourtant il a été donné aux beaux-arts réunis 201 décorations et 128 médailles d'honneur.

Le cortège impérial a visité ensuite les produits qui ont mérité les médailles d'honneur. A deux heures cette imposante et brillante cérémonie était entièrement terminée.

Le 16 novembre le barreau de Paris a perdu une de ses gloires, M^e Paillet, ancien bâtonnier de l'ordre. L'illustre orateur a été frappé d'apoplexie en pleine audience, au moment où il plaidait dans une affaire littéraire, survenue entre MM. H. Castille et Denery, à propos du titre de la pièce, les *Oiseaux de proie*.

La dernière quinzaine de novembre a vu aussi mourir cinq noms respectés et aimés : MM. Romieu, François Rude, Molé, Frédéric Bérat et l'amiral Bruat.

M. Romieu, esprit fin et adroit, a mené une vie assez excentrique. Il fut nommé préfet sous Louis-Philippe. Les hommes de 1848 l'aigrirent. Le gouvernement de l'Empereur le fit d'abord directeur des beaux-arts et ensuite inspecteur des bibliothèques impériales. — M. Rude, né à Dijon en 1789, était fils d'un poëlier-chaudronnier de cette ville. C'est lui qui a taillé dans la pierre de l'Arc de triomphe la magnifique ode du *Départ des volontaires de la République*. Il est mort trop tôt pour tous et pour l'Institut, qui ne le comptait pas encore parmi ses membres. — M. Molé, né en 1780, fut successivement grand juge sous Napoléon I^{er}, directeur-général des ponts et chaussées, pair de France, président du conseil de Louis-Philippe et membre de l'assemblée législative. Il laisse, assure-t-on, des mémoires curieux et importants. — M. Bérat, l'auteur de la *Lisette de Béranger*, de *ma Normandie* et de tant d'autres chansons populaires, serait mort dans la misère si un ami bienveillant ne fût pas venu à son aide. Bérat était entièrement lié avec Béranger, qui assistait à son deuil. — Nous consacrerons une notice bio-

graphique à M. l'amiral Bruat, dans notre prochain numéro.

Le farouche cocher Collignon, assassin de M. Juge, directeur de l'école normale de Douai, a été exécuté à Paris le 6 novembre à 8 heures du matin.

Nous avons à enregistrer la présence du roi de Sardaigne à Paris. Victor-Emmanuel est dans la fleur de l'âge; son teint méridional, ses longues moustaches, son attitude martiale, font vibrer aux yeux un roi qui a vécu dans les camps. Le roi de Sardaigne est allé faire une visite à la reine d'Angleterre, puis est revenu à Paris, qu'il a quitté le 9 décembre pour retourner dans ses Etats.

Le dimanche 18 novembre, le ciel s'est embrasé presque tout à coup d'une lueur immense. On eût cru à l'irruption d'un volcan. C'était la manutention des subsistances militaires qui s'abîmait dans un vaste incendie. Paris n'avait pas vu un semblable horizon depuis l'incendie de Bercy.

La reine Marie Amélie est en ce moment malade à Nervi: les dernières nouvelles annonçaient un mieux sensible sur l'état de sa Majesté.

Dans la nuit du dimanche au lundi 3 décembre, le feu a détruit complètement le théâtre des Variétés de Bordeaux.

Il est fortement question d'un grand concours littéraire auquel seraient conviés tous les poètes. C'est l'Empereur lui-même qui veut faire appel à toutes les intelligences de la littérature. Les sujets à traiter seraient: Un poème sur la *Prise de Sébastopol*; un autre sur l'*Exposition universelle*, et le troisième sur l'*Ere Impériale*. La palme de chaque vainqueur serait empapillotée dans vingt billets de mille francs. Cette palme vaut la peine d'être cueillie.

La cour impériale vient de rendre l'arrêt en vertu duquel la ville de Paris est mise en possession du château de Saint-Ouen. Mme Ducaula, qui a fait ce legs, impose à la ville l'obligation de consacrer ce château en mémoire de Louis XVIII, auteur de la charte dont ce royal domaine fut le berceau.

On trouvera plus loin une revue des théâtres, par notre rédacteur en chef.

Terminons par nos informations littéraires. De toutes parts les *mémoires* pleuvent ou vont pleuvoir. Nos illustrations veulent poser à tour de rôle. A part les *mémoires* de M. Molé, dont nous parlons plus haut, on annonce ceux de M. de Sainte-Aulaire, et même ceux de M. de Talleyrand, dont les délais expirent en 1856. Les *mémoires* de M. le duc Pasquier sont terminés depuis quelques jours, voici comme nous l'avons appris. Malgré son grand âge, l'ex-chancelier est toujours présent aux réunions de l'Académie, mais ces jours derniers, comme on faisait l'appel de son nom, un assistant répondit pour lui: absent pour mettre fin à ses *mémoires*.

Les romans nouveaux qui obtiennent un grand succès en ce moment sont: *La Circée de Paris*, par Méry; *Héloïse et Abeillard*, par Clémence Robert; *Gabrielle ou la jeune fille*, par Louis Desnoyers, le spirituel rédacteur en chef de la partie littéraire du *Siècle*; *l'Epée du roi*, par Molé-Gentilhomme, le nouveau propriétaire du *Voleur*; et *Cinq-cent mille francs de rentes*, par le docteur L. Véron.

L'*Appel* nous arrive avec une formule sur son Premier-Paris. C'est M. de Rovigo, rédacteur en chef de la *Chronique de France*, qui envoie, à l'avance, par ministère d'huissier, à M. Altève Morand, ses étrennes de 1856. Le courageux rédacteur de l'*Appel* aurait, dit-on, diffamé le *rédacteur de la Chronique*, dans son numéro du 2 décembre.

Nous ne pouvons faire une revue des journaux des départements, l'échange n'étant pas encore organisé avec eux.

DE LACHAPELLE.

HISTOIRE DE LA HUITIÈME CROISADE.

MORT DE SAINT LOUIS. — 1270.

Les premières croisades avaient été inspirées et accomplies par la foi de tous; la huitième ne le fut que par l'enthousiasme et la foi d'un seul homme. Louis IX n'emmena à Tunis qu'une noblesse et des soldats découragés: aussi cette dernière expédition devint-elle plus désastreuse encore que les autres.

Les sept croisades précédentes n'avaient eu pour résultat immédiat que de ruiner, que de dépeupler l'Europe; la France surtout se trouvait épuisée d'hommes et d'argent. D'un autre côté, Jérusalem, prise et reprise, restait définitivement aux soudans d'Egypte, qui devaient bientôt enlever à la chrétienté son dernier boulevard en Orient, la vieille Byzance, où régnait faible et inquiet, Beaudoin, prince d'Occident.

Antioche et Saint-Jean-d'Acre étaient les seules villes chrétiennes de la Syrie; toutes les autres places que Philippe-Auguste et saint Louis avaient prises et fortifiées venaient de retomber sous la domination musulmane, une persécution affreuse commençait à s'élever contre les Européens restés fidèles, là-bas, à la foi de leurs pères. La barbarie et l'islamisme allaient enfin triompher dans l'Asie et s'asseoir même, un peu plus tard, sur un côté de l'Europe. Les croisades n'avaient fait qu'avancer ce triomphe.

Malgré tant de douloureux exemples, malgré ses désastres récents, Louis IX ne pouvait s'arracher à son rêve, rêve saint et sublime qui s'acheva tristement sous les tours de Carthage.

Il voulait voir et baiser le sépulcre; il voulait constituer en Palestine un vaste royaume chrétien dont Jérusalem serait le centre,

et se servir de ce large foyer du christianisme pour répandre peu à peu la lumière dans les nations mahométanes et les ramener par les discours ou par les armes à la religion du Sauveur.

Cette pieuse folie le poursuivait partout, et Blanche sa mère n'était plus là pour l'entourer de ses tendres et prudents conseils. Il songeait à une religion universelle et, pour arriver à ce but impossible, il entretenait des relations avec plusieurs princes mahométans, et surtout avec le roi de Tunis, qui le trompa plus tard.

En essayant de convertir les princes, il espérait pouvoir plus facilement persuader les peuples.

Malheureusement ses projets de croisade ne trouvèrent plus chez les barons le même enthousiasme qu'autrefois.

Comme nous l'avons dit, la noblesse et le peuple étaient las; le peuple, parce que ses champs restaient sans culture quand il était en Palestine, et qu'à son retour la famine venait souvent désoler ses campagnes; la noblesse, parce qu'on avait profité de son absence pour ébranler les coutumes féodales, et qu'elle n'avait rien rapporté de cet Orient fabuleux où elle espérait trouver des couronnes; et puis l'argent lui manquait pour subvenir à une croisade nouvelle. Les Juifs et les Génois la rongeaient par l'usure, ses fiefs, ses châteaux se trouvaient aliénés, vendus ou grevés de fortes sommes; ce qui l'empêcha, en grande partie, de répondre au dernier appel de la royauté en 1270.

Cependant, quelques années avant, un miracle avait paru réveiller son vieux zèle et ses illusions perdues.

Saint Louis, toujours souffrant depuis son retour de la septième croisade, tomba dangereusement malade à Pontoise. On en vint même à désespérer de sa vie.

Alors ce fut dans le royaume et même dans les autres Etats de l'Europe, un sentiment de consternation générale.

L'amour, le respect qu'on portait à ce grand et saint roi, se révélèrent partout; des prières publiques, des jeûnes furent ordonnés; jour et nuit les églises furent pleines; chaque ville, chaque commune échelonna sur les routes des messagers qui les tinrent au courant de la maladie du prince; et ses plus anciens ennemis, le comte de Bretagne, Thibaut comte de Champagne, le fol amoureux de la reine Blanche, le comte de Toulouse et quelques autres grands vassaux dont il avait amoindri l'autorité féodale furent les premiers à venir à Pontoise assister, anxieux, à sa longue agonie.

Malgré les oraisons et les larmes du peuple, la maladie devint de jour en jour plus grave et les médecins déclarèrent la mort inévitable.

Le soir même, le roi, à la suite d'un délire

violent, tomba dans une espèce de léthargie. Sa figure devint blême et froide, son pouls cessa de battre : on le crut mort; les assistants se retirèrent en sanglotant et déjà on avait jeté le drap sur le corps, lorsque le malade se leva tout à coup sur son séant, cria plusieurs fois : « Jérusalem ! » fit appeler tout le monde et déclara être complètement guéri, mais par l'intercession de la *benoîte* mère de Dieu, à qui il avait fait vœu, dans son sommeil, de retourner en Palestine.

Ce miracle ralluma pour un instant l'enthousiasme. Le roi prit aussitôt la croix, quelques seigneurs l'imitèrent, et on se prépara à la huitième croisade, qui ne put avoir lieu que deux ans plus tard, en 1270.

Mais Louis IX, qui peut-être présentait sa fin prochaine, ne voulut pas quitter la France sans l'avoir dotée de lois et de monuments utiles. Tout le monde connaît ses fameuses décrétales, dites *établissements de Saint-Louis*; chef-d'œuvre, pour ce temps, de justice et de haute politique. Bossuet avoue lui-même que de là seulement datent les véritables libertés de l'Eglise gallicane.

C'est lui aussi qui le premier créa des tribunaux sédentaires en dehors des justiciers féodaux. Les accusés eurent ainsi un droit d'appel qu'ils n'avaient pas obtenu jusqu'alors. Saint Louis fit plus encore, il rendit lui-même la justice sous les ombrages de Vincennes ou à la porte de son petit palais de la rue Dauphine, et l'on sait combien il y avait de sagesse et de loyauté dans ses décisions.

Enfin, après avoir assuré autant que possible le bonheur de son peuple, le saint roi assembla le parlement, et fit décréter la huitième croisade. Beaucoup de seigneurs refusèrent de le suivre. Joinville lui-même, son ami, son naïf et charmant historien, qui ne l'avait pas quitté un instant en Palestine, ne voulut pas l'accompagner; non qu'il aimât moins son bon maître, « mais, dit-il, dans l'intérêt seul de ses *pauvres vassaux et sujets* qui avaient été ruinés et *malmenés* pendant son absence. »

Malgré le peu d'enthousiasme de la noblesse française, beaucoup de seigneurs bannerets tinrent cependant à honneur de s'attacher à la fortune du roi. Presque tous les princes du sang et les cousins de la couronne se rassemblèrent à Aigues-Mortes où ils furent suivis par leurs épouses : les dames comtesse d'Artois, Isabelle d'Aragon, Jehanne de Toulouse, Anicie de Courtenay, Isabelle de Navarre, comtesse d'Alençon, comtesse de Poitou, et Jehanne de Châtillon.

Une flotte nombreuse partit d'Aigues-Mortes et fit voile vers la plage de Tunis, où saint Louis espérait trouver un allié dans le roi de cette ville infidèle. Le voyage fut heureux; on relâcha d'abord à Cagliari, puis,

plusieurs jours après, on débarqua sans obstacle sur la côte de Carthage.

Carthage, la superbe rivale de Rome, n'était plus qu'un petit fort à quelques pas de Tunis. Les descendants d'Omar avaient passé par là, et il ne restait que du sable et des ruines à la place de cette cité jadis si florissante.

On s'en empara facilement, et c'est là qu'on put loger les dames qui avaient suivi l'armée.

Les troupes furent campées sous Tunis, où le roi avait espéré rencontrer un ami, mais où il ne trouva qu'un ennemi ardent, prêt à s'ensevelir sous les ruines de sa ville, plutôt que d'y laisser pénétrer un soldat chrétien. La place était fortement défendue, saint Louis résolut donc d'attendre des renforts et un moment favorable pour commencer le siège.

Malheureusement, avant l'arrivée de la flotte napolitaine commandée par son frère Charles d'Anjou, une contagion affreuse se déclara dans son camp. C'était une espèce de flux de ventre, occasionné par l'excessive chaleur du climat, et par la mauvaise qualité de l'eau.

Les soldats moururent par centaines, deux des fils du roi furent atteints des premiers. L'un d'eux, l'enfant de la douleur, né à Damiette, le bien-aimé, Jean Tristan, expira dans d'atroces douleurs. Le roi n'opposa à la colère du ciel que ses prières et ses consolations aux mourants. Chaque soldat voulut le voir, le toucher avant de quitter la vie; et malgré ses courtisans et malgré ses médecins il les visita tous, il les toucha et leur donna des secours et des paroles de paix.

L'héroïsme si vanté de Napoléon I^{er} à l'hôpital de Jaffa est une bien pâle copie du long dévouement de saint Louis.

Le roi, qui avait toujours été languissant depuis sa première croisade, ne tarda pas à être atteint comme une partie de son armée.

Le mal fit de rapides progrès et, après quelques jours, on vit bien que l'heure était venue.

C'est alors que, faisant appeler son fils aîné, Philippe le Hardi, qui devait lui succéder, il lui donna ces nobles et belles instructions, qui resteront toujours comme un monument impérissable de sagesse et de loyauté.

Son fils entendit à genoux et en pleurant les instructions du saint roi. Un moment après on apporta le viatique et le mourant trouva assez de force pour le recevoir à genoux au pied de son lit; il répondait lui-même aux sept psaumes de la pénitence qu'on récitait autour de lui.

Après la communion il se fit placer sur un lit de cendres et expira bientôt après.

C'était le 25 août 1270, à trois heures de

l'après-midi, à cette heure où le Christ expira pour le monde.

Son dernier mot fut « Jérusalem » but fatal vers lequel échouèrent tant de millions d'hommes.

Au moment de sa mort on signala la flotte napolitaine. Charles d'Anjou arrivait trop tard pour secourir son frère. Son premier soin, après s'être agenouillé près du lit mortuaire, fut de saluer le roi Philippe, fils aîné de saint Louis, alors âgé de vingt-six ans.

La mort du roi plongea ce qui restait de l'armée dans une douleur profonde; et quand on voulut faire embarquer son corps pour le porter à Saint-Denis, tous les soldats s'y opposèrent vivement, voulant seuls rapporter en France ce précieux dépôt qui était pour eux talisman sacré.

Des chroniqueurs du temps racontent une foule de miracles qui eurent lieu par le seul attouchement du cercueil de saint Louis : mais on sait la valeur de tous ces récits merveilleux des historiens de cette époque.

Le pape ordonna à ce sujet une enquête qui dura douze ans, après laquelle Louis IX fut placé au nombre des saints.

L'histoire l'a depuis longtemps placé au nombre des sages; Voltaire qui ne respectait rien, a respecté sa glorieuse mémoire.

Philippe le Hardi, devenu roi, remporta sous les murs de Tunis trois victoires assez importantes, qui eurent pour résultat une paix honorable et l'ouverture franche à toutes les nations du port de Tunis.

Saint Louis fut inhumé à Saint-Denis, au milieu du concours immense du peuple triste et recueilli. Son fils, le nouveau roi, porta le cercueil sur ses épaules depuis Paris jusqu'à la sépulture; et on voyait encore autrefois sur la route sept grandes bornes, indiquant les endroits où s'était reposé le pieux et royal porteur.

Ainsi mourut saint Louis, et avec lui la démence des croisades, pèlerinages glorieux, mais qui n'atteignirent jamais le but qu'on se proposait alors.

Les croisades mirent en relief l'esprit militaire et chevaleresque de la nation; des faits héroïques s'y produisirent en foule; la noblesse lutta de vaillance et de loyauté, mais elle y trouva son tombeau. A son retour elle rentra dans des châteaux démantelés ou vendus à la roture. Peu à peu la royauté se fortifia, et Louis XI vint qui brisa ses derniers privilèges.

Richelieu et 93 firent le reste.

Joinville, sénéchal de Champagne, a donné sous ce titre : *Cy sont les chevaliers de l'hostel du roy pour la voye de Thunes*, une liste curieuse de deux ou trois cents gentilhommes qui furent spécialement attachés à la personne du roi dans la huitième croisade. Les descendants de ces chevaliers

peuvent avec cela se présenter à la salle des croisades, glorieux pandémonium ouvert à toutes les familles qui figurent dans ces expéditions.

Après tant de siècles, et dans le nôtre, si railleur des généalogies, il est réellement beau de voir ressusciter sur les panoplies du Musée impérial les noms, armoiries et devises qu'ont portés fièrement et noblement les ancêtres.

A. P. G.

THÉÂTRES.

Jésus-Christ a dit : Ne jugez pas si vous ne voulez pas être jugés ; c'est embarrassant, car nous devons à nos lecteurs une revue des Théâtres ; en tous cas, couvrons-nous du manteau de la critique, cette autre Thémis dont l'impartialité est le guide.

— A l'Odéon, *la Florentine*, qui n'est autre qu'Eléonore Galigai, maréchale d'Ancre, obtient tous les jours de nouveaux succès, après avoir triomphé d'une espèce d'émeute théâtrale qui troubla quelque peu sa première représentation. L'auteur, M. Ch. Edmond, mérite des éloges et en doit beaucoup à Mlle Thuiller, — Béatrice, et à Tisserand — Luynes.

— Le Théâtre Lyrique a vu Mlle Esther Caye débiter, par le rôle de Thérèse, dans *Le secret de l'oncle Vincent*, paroles de M. Boisseaux, musique de M. Lejarte. Le libretto rappelle trop les Noces de Jeannette et la musique ne les rappelle pas du tout, Félicitons toujours Mlle Caye, élève du Conservatoire, de la plénitude et de la justesse de sa voix.

— *La Boulangère a des Écus*, de M. de Prémaray, a obtenu un plein succès à la Porte-Saint-Martin, comme au Vaudeville, *le Fils de M. Godard*, comédie de MM. Anicet Bourgeois et de Courcelle. On répète, dit-on, à ce dernier théâtre *le Verrou de la Reine*, de M. A. Dumas.

— Le Palais-Royal a donné, le 2 décembre, *Toinon la Serrurière*, de MM. Dupuis et Varin. Ne pas parler de cette pièce, c'est rendre service ; donc, passons aux Variétés qui, en ce moment, nous lancent une affiche éblouissante, *le Royaume des Calembours*, revue de l'an de grâce 1855 par MM. Ch. Cogniard et Clairville. Voulez-vous rire, rire beaucoup, un peu trop même, allez-y. C'est une désopilation continuelle ; vous y trouverez le Magasin-Ville, le faux-col en fer-blanc, un célèbre charlatan parisien qui vole au temple de mémoire avec ses crayons, un peintre au vert devant qui jadis l'on se courbait, etc., etc., etc., et, en dernier lieu, une

spirituelle revue des théâtres dans le cours de laquelle on voit avec plaisir Ristori couronnée par la France. Faisons remarquer cependant que MM. Cogniard et Clairville ne peuvent prétendre à la paternité de ce chaos resplendissant de calembours dont ils réjouissent nos oreilles ! Bon Dieu ! Quelle famille ! Et puis a-t-on jamais vu des enfants plus âgés que leurs pères ? Les couplets n'ont pas souvent tout le sel qu'on s'attend à leur trouver ; il est enfin, Messieurs, de ces bons mots que, même sur la scène des Variétés, l'on doit gazer un peu plus !... Les acteurs se sont parfaitement acquittés de leurs rôles ; Mlle Scriwaneck est toujours ravissante ; mais perdrait-elle sa voix ou ne serait-elle qu'enrhumée ! Terminons en complimentant Papa Calembour et Mons Logogriphe.

— *Le Chat de Cendrillon* et *Madame de Framboisy* ont égayé dignement la bonbonnière des Folies Dramatiques.

Dans notre prochain numéro, nous rendrons compte de quelques revues de l'année que nous savons être en préparation dans plusieurs théâtres.

OSCAR DE POLI.

CRITIQUE MUSICALE.

On a soumis à notre impartialité une *Polka Mazurka*, pour piano, dont le titre seul est un succès.

La Réveuse est un flot poétique d'inspiration musicale ; elle débute par une petite introduction qui amène assez heureusement à la polka mazurka, morceau bien dansant dans tout son ensemble.

La deuxième reprise, d'une splendide légèreté, fait renouer connaissance avec le premier motif : c'est la jeune fille rêvant joyeusement au bonheur !

Le trio est une mélodie pure, suave, belle de mélancolie, et toujours entraînante : c'est la jeune femme rêvant au bonheur perdu !

Si nous regrettons de voir cette charmante petite œuvre signée d'un nom encore au berceau de la célébrité, nous avons du moins l'espérance que M. Frantz Liouville, encouragé par un premier succès, toujours fidèle à l'harmonie comme à la mélodie, ne s'arrêtera pas dans un si beau chemin :

Sic itur ad astra.

ALBERT DE ROCHEPOLD.

LA NUMISMATIQUE.

La numismatique est la science qui a pour objet l'étude et la connaissance des médailles, notamment les monnaies des peuples de l'antiquité. Cette science, auxiliaire presque indispensable de l'histoire, n'a pris un développement remarquable que depuis le seizième siècle.

L'usage principal des médailles est de constater les faits historiques et d'en perpétuer le souvenir ; et bien que la découverte de l'imprimerie puisse y suppléer avec un grand avantage, ou frappe encore de nos jours des médailles, dans la confiance qu'elles survivront à tous les autres monuments.

Comme les autres sciences, la numismatique a sa technologie. On considère dans une médaille :

La *face*, côté principal de la pièce, offrant la tête du prince ou le symbole spécial de la ville qui l'a fait frapper ; — le *revers*, type qui est sur le côté opposé au premier ; — la *légende*, ou mots gravés autour de la tête ou du revers ; — l'*inscription*, mots écrits en une ou plusieurs lignes à la place de la tête ou dans le type du revers ; — l'*exergue*, mots, sigles, ou signes gravés au bas de la médaille, et n'appartenant ni à la légende ni à l'inscription ; — le *champ*, surface de la médaille qui a reçu les types principaux, et les contre-marques sur les portions que ces types laissent vides ; — la *tranche*, les bords extérieurs de l'épaisseur de la médaille.

On distingue les médailles selon leur grandeur ; elles se divisent *antiques*, du *moyen âge* et *modernes*. Les premières ont eu presque toutes cours comme *monnaies*. Les seules qui n'ont pas servi de monnaie sont les *médailleurs*, les *tessères* et les *spinthriennes*.

Les pièces les plus anciennes dont l'émission soit déterminée sont celles d'Alexandre I^{er}, roi de Macédoine, et de Gélon, roi de Syracuse, morts, le premier 454 ans, et le second 478 ans avant J.-C. Leur forme est généralement ronde, carrée ou ovale. Leur grandeur s'appelle module. Les métaux qui les composent sont l'or, l'argent, l'électrum (alliage d'or et d'argent), le bronze. Celles de bronze sont partagées en trois classes le grand, le moyen et le petit bronze.

Budé, né à Paris en 1467, fit, le premier en France, une collection de médailles d'or et d'argent. Il fut imité par Jean Grollier, dont le cabinet des médailles fut acheté par Louis XIV.

Le cabinet des médailles de France remonte au règne de Henri IV. Il fut considérablement augmenté par Louis XVI qui envoya dans toute l'Europe de savants voyageurs pour recueillir ce qu'ils trouveraient de précieux en ce genre. Par les soins de l'abbé

Barthélemy, Louis XVI acheta la collection de Pellerin, qui montait à plus de 30,000 médailles, Depuis ce temps le cabinet des médailles s'est successivement enrichi par des acquisitions importantes.

DE LACHAPELLE.

POÉSIES.

A M. P.-J. BÉRANGER.

BÉRANGER.

Lorsque le soir, près de l'ombrage.
Vous venez, errer tout pensif,
Quand la brise dans le feuillage
Exhale un murmure plaintif;
Quand votre âme triste, inquiète,
Au Bonheur vous porte à songer,
Vite, que votre cœur répète
Une chanson de Béranger.

Il chanta les fleurs, la nature,
Les bois, le printemps, les beaux jours,
L'été, les roses, la verdure,
Les champs, les oiseaux, les amours
Lorsque vos yeux, par la souffrance,
De pleurs sont prêts à se charger;
Vous retrouverez l'espérance
Dans les chansons de Béranger.

De la France, il chanta les gloires,
Les triomphes et les grandeurs!
Les défenseurs et les victoires,
Les souffrances et les malheurs!
Par ses refrains si pleins de charmes
Il sait toujours nous corriger,
Souvent l'on sent couler ses larmes
Aux doux accents de Béranger.

Sa muse pimpante et légère
Depuis longtemps n'a plus chanté,
On dit qu'elle a quitté la terre,
Que vers les cieux elle a monté!
Mais mon cœur espère une aurore
Où son réveil viendra tonner;
Oh! oui, nous entendrons encore
La grande voix de Béranger!

OSCAR DE POLI.

L'HERBE QUI GUÉRIT TOUT.

Une herbe est ici-bas qui guérit tous les maux :
Où fleurit-elle, en Egypte, en Espagne,
En mon pays, sous la vigne, en Champagne ?

Fleurit-elle au pied des ormeaux,

Au bord de la mer en furie ?

Fleurit-elle dans la prairie,

Où sur le chaume des hameaux ?

Je l'ai cherchée en vain sur le rivage...

Sur le sentier, sur la roche sauvage !...

L'herbe qui guérit tout fleurit sur les tombeaux.

ARSÈNE HOUSSAYE.

MÉLANGES.

DURÉE DES JOURS DANS LES PRINCIPALES VILLES DE L'EUROPE. — A Berlin, Londres et Paris, le jour le plus long dure seize heures et demie et le plus court sept heures et demie, — à Stockholm et à Upsal, le plus long est de dix-neuf heures et demie, et le plus court de cinq heures et demie; — à Hambourg et à Dantzig, le plus long compte dix-sept heures, et le plus court sept; — à Saint-Petersbourg et à Tolbolsk, le plus long vingt-et-une heures et demie, et le plus court cinq heures; — à Archangel, le plus long vingt-deux heures et demie, et le plus court deux heures et un quart; — à Tornéo, le plus long vingt-trois heures, et le plus court une heure et demie; — à Wardœhus, en Norwège, et au cap Nord, le jour dure depuis le 21 mai jusqu'au 21 juillet sans interruption; et dans le Spitzberg, le plus long jour dure trois mois et demi, et le plus court cent quatre-vingt-sept jours.

STATISTIQUE DE L'ÉPISCOPAT FRANÇAIS.

— Il se compose de quatre-vingt-cinq sièges archiépiscopaux, ou évêchés, savoir :

Quatre-vingts sièges sur le continent :

Un en Algérie; — un en Corse; — un dans l'île Bourbon; — un dans la Guadeloupe; — et un dans la Martinique.

Ces différents sièges sont groupés en quinze provinces ecclésiastiques, ou archevêchés.

Tous les archevêchés et évêchés sont en ce moment pourvus de titulaires.

Deux évêques datent de la Restauration, Monseigneur l'évêque de Vannes, et Monseigneur l'évêque de Châlons-sur-Marne.

Quarante-sept archevêques et évêques, du gouvernement de Louis-Philippe;

Et trente-six de la république ou de l'Empire.

ORIGINE DU MOT SCÈNE. — Il vient d'un mot grec qui signifie *tente*, dont les latins ont fait *scena*. Ce lieu signifiait proprement un endroit couvert de branches, arrangés par artifice. Et comme les premières bouffonneries furent jouées sous la ramée, le mot de scène fut donné à tous les lieux où l'on représentait la comédie.

LE SUCRE. — Parmi les productions dont la vue remplissait les premiers croisés (1099) de surprise et de joie, une plante, dont le suc était plus doux que le miel, attira surtout l'attention des pèlerins. Cette plante était la canne à sucre; on la cultivait dans plusieurs provinces de la Syrie, et surtout dans le territoire de Tripoli, où l'on avait trouvé le moyen d'en extraire la substance que les habitants appelaient *Zucra*. Au rapport d'Albert d'Aix, elle avait été d'un grand secours aux chrétiens poursuivis par la famine aux sièges de Marras et d'Archas. Cette plante, qui est aujourd'hui si importante dans le commerce, avait été jusqu'alors ignorée dans l'Occident. Les pèlerins la firent connaître en Europe, et vers la fin des croisades elle fut transportée en Sicile et en Italie, tandis que les Sarrasins l'introduisaient dans le royaume de Grenade, d'où les Espagnols la transportèrent dans la suite à Madère et dans les colonies d'Amérique. Telle est l'origine du sucre et l'histoire de son introduction dans le commerce du monde.

ANECDOTES.

PASSE CELA [A] TON VOISIN. — Le duc Charles de Brunswick, qui vivait il y a environ soixante-dix ans, attachait un grand prix à la stricte observation des fêtes et des dimanches. Un jour il apprend que les paysans d'un village avaient l'habitude de se réunir, à l'heure de l'office, dans un cabaret, et de passer à boire tout le temps qu'ils auraient dû passer à entendre le sermon et à prier. Les exhortations des prêtres, les remontrances même des magistrats, n'avaient pu arracher ces intrépides buveurs à leur funeste habitude. Le duc, vêtu d'une redingote grossière, boutonnée jusqu'au menton, se rend un dimanche dans l'auberge qu'on lui avait indiquée. Au moment où la cloche appelait les fidèles à la prière arrive la troupe des mécréants, précédée d'un large et lourd personnage, qu'à son nez rubicond et à sa figure enluminée on pouvait aisément reconnaître pour le président de la bande joyeuse. Il prend place au haut bout de la table, et fait asseoir, sans mot dire, le duc à côté de lui, non toutefois sans jeter un regard

de défiance sur ce convive, que personne ne connaissait.

Cependant l'aubergiste apporte devant le président une énorme cruche d'eau-de-vie. Celui-ci la prend avec les deux mains, en avale une bonne dose et la remet entre les mains du duc en lui disant : *Passe cela à ton voisin !...* La cruche fait ainsi le tour de la table, puis revient au président, qui, après lui avoir donné une nouvelle et cordiale accolade, la remet de nouveau en circulation. Chaque convive la saisit successivement avec le même bonheur et la quitte en disant : *Passe cela à ton voisin !...*

A la troisième tournée de la bienheureuse cruche, le duc se lève en fureur, déboutonne sa redingote, et, laissant voir à tous les regards son uniforme bien connu et les insignes de souverain, donne de toutes ses forces un soufflet au président en lui disant : *Passe cela à ton voisin !...*

Comme celui-ci hésitait, le duc saisit son épée, et s'écria : « Que celui d'entre vous qui frappera trop doucement ou trop lentement prenne garde à lui, car j'en ferai bonne justice. » A ces mots tous les bras se lèvent, les soufflets pleuvent d'un bout de la table à l'autre, cinq et six fois de suite, jusqu'à ce qu'enfin le duc, satisfait du châtement qu'il vient d'infliger à cette incorrigible troupe de buveurs, les laisse en repos.

Et l'on dit que le dimanche suivant nul d'entre eux ne fut tenté de retourner au cabaret.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUF MOUTONS ET UN CHAMPENOIS FONT CENT BÊTES. — Peu de personnes connaissent l'origine de ce fameux dicton. Voici l'explication qu'en donna M. Henrion de Pansey, à Napoléon I^{er} qui la lui avait demandée : « Sire, répond M. de Pansey, il y avait en Champagne des princes qui avaient besoin d'argent, comme ceux d'aujourd'hui ; comme ceux d'aujourd'hui, ils avaient établi des droits à l'entrée des villes. La taxe était perçue sur chaque centaine de moutons ; on l'éluça en ne les faisant entrer que par troupeaux de quatre-vingt-dix-neuf. Le fisc était joué, sa caisse ne s'emplissait pas. Un jour qu'un berger se présentait, comme d'usage, à la porte d'une ville avec ses quatre-vingt-dix-neuf moutons, le collecteur de l'impôt en ayant fait le compte

et trouvé toujours le même nombre, perdit enfin patience ; saisissant le berger avec humeur : *Quatre vingt-dix-neuf moutons et un Champenois, s'écria-t-il, font cent bêtes.* » Tel fut le récit de M. Henrion de Pansey à l'Empereur. Il aurait pu ajouter que, si le mot du collecteur était spirituel, le moyen imaginé par les Champenois l'était encore davantage.

ÉPHÉMÉRIDES.

23 Décembre 1563. — Assassinat du duc de Guise, en faisant le siège d'Orléans, par Poltrot de Méré, ardent partisan de la religion protestante.

24 Décembre 1800. — Le premier consul échappe à la machine infernale.

25 Décembre 496. — Baptême de Clovis, par Saint-Rémy, à Reims.

26 Décembre 1806. — Signature par la France et l'Autriche du traité de Paix de Presbourg.

27 Décembre 1585. — Mort de Ronsard, célèbre poète français.

28 Décembre 1851. — Décret portant que le code civil reprendra son ancien nom de code Napoléon.

29 Décembre 1825. — Mort, à Bruxelles, de David, l'un des plus grands peintres français. Napoléon I^{er} le combla de faveurs.

PROBLÈME AMUSANT.

On demandait à une jeune personne le nombre de ses dents ; elle répondit : « Si, à la moitié et au tiers de mes dents, on ajoutait 25, on aurait le nombre 50. » Combien avait-elle de dents ?

ÉNIGME.

Sans moi l'on parvient rarement ;
Je mène au but mais lentement ;
Je suis la devise du sage.
La jeunesse vive et volage
Trop souvent m'abandonne et toujours s'enrepent.
De moi l'on a besoin en tout temps, à tout âge,
Pour acquérir un beau talent
Et pour finir un grand ouvrage.
La raison, l'esprit, le courage
Sans moi sont des dons superflus,
Et seule, enfin, j'ai l'avantage
De donner du prix aux vertus.

PIQURES A LA MAIN.

Mlle Al... D... une des plus fringantes loirettes de la capitale, rencontre dernièrement M. Barrière, et lui dit :

— Dis-moi donc, mon petit, ce que c'est qu'une presse *orthographique* ?

* * *

Un avoué exigeait dernièrement d'un de ses clients le paiement d'une somme de cent francs pour être passé chez lui *sans l'avoir rencontré*. Cela nous rappelle la demande d'un procureur qui avait mis dans sa note de frais : « *Pour m'être réveillé la nuit et avoir pensé à l'affaire de M. C... 16 francs.* »

* * *

Le cocher de M. Roqueplan, lui présentant son compte de la journée, avait rédigé ainsi son mémoire :

1^o Pour le pain que j'ai mangé, 5 sous ;
2^o Pour le foin et l'avoine de monsieur 30 sous.

* * *

M. R... riche propriétaire qui vient de mourir, a écrit la clause suivante en tête de son testament :

« Je prie mes héritiers de faire procéder à mon autopsie, et de soumettre mon corps à l'analyse des hommes de la science ; car je tiens absolument à connaître la cause de ma mort ! »

* * *

Un romancier assez lourd qui fait fi des journaux disait dernièrement à un critique :

Mon cher, quand on court sans cesse après *l'esprit* ou finit par attraper la *sottise*.

— Quel riche *butin* vous devez avoir, répondit le journaliste.

* * *

M. G... bon vivant et bon viveur, disait dernièrement : — Tant que vous verrez un *nez rouge* en France, cela signifiera que la maladie de la *vigne* n'a pas détruit tous les bons *crus du pays*.

Pour tous les articles non signés :

DE LACHAPELLE.

Le Rédacteur-Gérant :

DE LACHAPELLE.